

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 6

Artikel: Deux pigeons
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253721>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Deux Pigeons

Son poulx était si paisible, sa langue si rose, sa peau si fraîche que le docteur se demanda pourquoi on l'avait fait appeler. Toutefois, il ordonna un petit, tout petit cachet d'antipyrine et promit de revenir... sur la prière qui lui en fut faite.

Comme il serrait également dans la sienne la petite main blanche, un froufrou élégant se fit entendre sur le seuil de la porte, et un groupe de jeunes filles fraîches comme des fleurs glissa sur le parquet jusqu'au lit de la malade. Seulement ce ne fut pas celles-ci qu'elles regardèrent, mais le docteur.

Pourtant, dévorées d'inquiétude en apprenant que leur amie avait fait demandé le médecin, elles accouraient prendre de ses nouvelles.

Cette délicate attention ne sembla pas toucher M^{me} Gallicé, comme on aurait pu s'y attendre.

Très froid, très calme et très poli, M. Demairivonne salua à la ronde et sortit.

Sa seconde visite fut moins agréable : elle eut pour objet un voiturier qui n'avait qu'une très lointaine ressemblance avec Apollon, lui, et qui s'était à moitié écrasé la main en dételant son cheval.

Le docteur le pensa et, par un retour mélancolique aux choses précédentes, il compara en son esprit la patte noire du brave homme avec la main étroite et blanche de la jeune veuve.

Le blessé jura comme un charretier... qu'il était, et envoya au diable le nouveau médecin. Sa reconnaissance n'eut jamais d'autres formes ; heureusement que la Providence veillait sur le bonheur et sur la bourse de Demairivonne.

II

Et voilà qu'une subite épidémie sembla s'abattre sur Coriza-sur-Mer.

Oui, Coriza-sur-Mer qui ignorait la peste, le choléra, le typhus, la petite vérole, la scarlatine et jusqu'à l'influenza.

Sauf Germinie Miroton, qui eut un semblant d'entorse (ah qu'elle avait un pied joli!) et Coralie de Saint-Poil qui eut un nerf froissé dans le genou (un genou bien mignon, poli comme de l'ivoire), le mal affecta la gorge, la poitrine, le bras, la tête, l'estomac même, et surtout le cœur de ces demoiselles.

Jamais on ne vit autant d'anémies aux joues et aux gencives roses, ni de palpitations au souffle régulier.

Mais que voulez-vous ? quoiqu'il n'eût pas la foi, l'excellent docteur soignait tout ce monde là avec un dévouement sans égal et multipliait ses visites, ainsi qu'on l'en suppliait, d'ailleurs.

Il devait maintenant se lever à l'aube (à l'aube seulement, car on avait trop soin de sa santé pour le déranger pendant la nuit) et se coucher à minuit, tant sa journée était occupée ; déjà il avait usé deux bicyclettes et il en recevait une troisième en cadeau. Car il était comblé de présents, ce cher docteur, figurez-vous : c'était à qui, de ces dames, lui broderait des coussins, des garnitures de cheminée, des tapis de table, des dessus de lit, ces couvertures de piano, etc., etc.

Il avait de quoi meubler et enjoliver toute une maison et même davantage.

Heureusement que le curé et la receveuse des postes n'étaient pas jaloux, car c'était au docteur qu'allaient les premiers fruits, les primeurs, les bourriches de gibiers, ou de crevettes, ou de langoustes.

Sans compter les bottes de fleurs, M. Demairivonne aimant les fleurs comme une jeune fille.

Vous croyez que cela diminuait les rétributions de ses visites ? Point du tout. On ne trouvait jamais ses notes assez fortes, et on se disputait à qui paierait ses soins le plus cher.

Aux heures de consultation, son cabinet était littéralement assiégé ; il avait beau n'accorder à chaque client que cinq ou dix minutes au plus, son salon d'attente ne désemplissait pas.

La première mère de famille qui lui conduisit sa fille, ayant lorgné sur le bureau un joli louis tout rutilant neuf, ne voulut pas se montrer plus parcimonieuse que son prédécesseur elle allongea également un napoléon sur le tapis rouge sombre de la table.

Il avait une manière si séduisante de tâter le poulx, ce beau médecin-là, et de dire, en regardant les paupières un peu battues qui se levaient sur lui :

— Voyons ce que disent ces jolis yeux-là, aujourd'hui.

Et puis, il était « régence » au dernier degré, baisant le gant des jeunes veuves, serrant la main des jeunes filles, ayant un mot gracieux pour chacune, s'informant de la santé de toute la maisonnée ; bref, on eût voulu être toujours malade pour être toujours soigné par lui.

Enfin, il ne refusait jamais aucune invitation, sauf s'il en recevait deux pour le même jour et à la même heure. Comment cet homme si occupé trouvait-il le temps d'accepter à dîner ou à déjeuner et de manger de fort bon appétit ces deux repas, successivement ? c'est là un mystère que lui seul pourrait éclaircir.

D'ailleurs, on évitait le plus possible de le déranger pendant qu'il était à table et il ne s'éternisait pas, ensuite, en interminables causeries après le café et les liqueurs. Pourtant, chez les amateurs de musique, il daignait s'asseoir au piano et faire entendre son jeu à la fois brillant et expressif, qui mouillait tous les yeux et empoignait tous les cœurs.

A la fin, d'un air modeste, il s'excusait de sa mélancolie indigne, disait-il, d'un grave docteur en médecine : on juge si l'on se récriait et si l'on protestait.

Maintenant, toutes les jeunes femmes et jeunes filles de Coriza-sur-Mer voulaient faire des progrès intenses en musique ; et celles qui n'avaient jamais encore posé les doigts sur le clavier aspiraient toutes à prendre des leçons de piano.

Cela fit le bonheur des sept ou huit professeurs qui, auparavant, végétaient dans cette petite ville sans y exercer leur talent suffisamment pour les besoins de leur bourse.

On n'entendit plus, par les fenêtres ouvertes dans toutes les rues de Coriza, que les études de Heller ou les exercices de Deliou ; des fusées de gammes, des montagnes d'accords, des enfilades d'arpèges s'élevaient dans l'air chaud et, jalousement, les pianistes se « débinaient » entre elles dans la peur qu'une rivale trop heureuse fût remarquée du docteur Demairivonne.

Eh ! mon Dieu ! en recevait-il des confidences délicates, ce cher docteur, aussi bien dans le secret de son cabinet que dans l'intimité des petits boudoirs bien clos, voire même à la suite d'un succulent dîner où le champagne pétillant pousse aux expansions.

Eh bien, pas une seule fois, Demairivonne ne se laissa aller à faire même un brin de cour à quelqu'une de ses malades. Ah ! on le savait bien à Coriza-sur-Mer où tout se sait ; où le boucher ne peut parler à la boulangère sans que la ville entière en soit avertie.

Aussi les mères de famille eussent-elles toutes, à l'unanimité, confié leur progéniture à ce jeune médecin sans la moindre arrière-pensée.

(A suivre.)